



REGARDS CROISÉS.

**France | Royaume-Uni**



L'exposition *Regards Croisés : France / Royaume-Uni* est organisée conjointement par le Master 2 Professionnel « Édition d'art – Livre d'Artiste » (Université de Saint-Étienne) et par le Centre for Fine Print Research (University of the West of England, Bristol, Angleterre), avec le partenariat des Éditions des Cahiers Intempestifs et du Département des Lettres de l'Université Lyon 2 (Licence Lettres / Histoire de l'art).

Vous y découvrirez deux aspects différents, celui de la création de livres d'artistes réalisés par les étudiants spécialistes de cet art en France et au Royaume-Uni et celui de l'entrecroisement des cultures, française et britannique, sur le livre comme matière et manière.

Objet vivant et acte de souvenir, le livre d'artiste est un « battement de cœur », expression qui résume parfaitement tous les élans, la ferveur et le dévouement qui ont permis la réalisation de cette exposition. Que soient très chaleureusement remerciés tous ceux qui ont créé, écrit, photographié, organisé, accompagné et accueilli ce projet d'exposition en France et au Royaume-Uni.



Les Anglais et leur reine mère, les Français et leurs grèves, l'Angleterre et sa marmelade, la France et sa baguette, le cricket et la pétanque, les punks et les bobos, l'arrogance et l'arrogance... jusqu'au sempiternel *Froggies and Rosbif*.

Confronté à un imaginaire collectif codifiant en un système de représentations la manière de voir l'autre, émerge alors un projet ambitieux et singulier qui se propose de *croiser les regards*.

Au-delà d'un croisement des visions françaises et anglaises sur l'alter de l'ego, l'exposition révèle également l'entrelacement des regards des dix artistes stéphanois : un thème, une diversité d'approches, autant de productions qui matérialisent expérience et sensibilité propres à chacun.

La création d'un livre permet d'inviter à une proximité ou de penser tout au contraire une distance. Détournés voire raillés, les clichés ont ici la part belle ; ils constituent le matériau visuel et plastique à partir duquel s'élabore le dispositif du livre d'artiste : monstre stylisé sur grand format pour *Head and Neck*, bêtes iconiques figées dans de la résine dans *Froggies and Rosbif*, quête livresque du Graal inspirée de l'univers parodique des Monty Python dans *France/Angleterre* : l'ironique patte des artistes est sans pitié.

Sous-jacente également à la notion de livre d'artiste, l'idée de spatialité offre une matérialisation du souvenir. Le dispositif des *Com(p)teurs* organise le sourd cheminement d'une eau sombre censée relier les deux pays. Et si le nouvel *Atlas* est la carte imaginaire d'un monde occidental perçu comme ancien, à l'image d'un vieux parchemin, l'œuvre *Empty Spaces* se propose de décliner la topographie mentale de villes actuelles, sur des pages ajourées, travaillées comme de la broderie anglaise. De son côté, *Entre deux rives* joue de la combinatoire de drapeaux tissés, symboliques des couleurs qui se recourent d'un pays l'autre.

Spontanément, la mémoire émerge de cette somme de projets singuliers. Que cette mémoire soit personnelle et cachée, comme dans *La Mémoire est un jardin à l'anglaise dont la clôture doit être entretenue* ou collective et exhibée, à l'image de *Remembrance Day*, elle devient l'élément fédérateur sans cesse sollicité pour cristalliser sur la page le voyage vécu ou imaginé. Pour d'autres, la mémoire se fait histoire intime et nostalgique comme dans *Traversées de la Manche*. L'Angleterre habite les souvenirs de chacun et acquiert consistance par le travail de la réminiscence.

L'Angleterre, la France et leurs multiples rapports, prennent alors *forme* à travers la singularité de chaque artiste ; la variété des réalisations vient ainsi témoigner de la fécondité d'un tel croisement, ou échange, de regards.

*Definitely*, entre la France et l'Angleterre, la meilleure chose est... le livre d'artiste.



ATLAS	7
EMPTY SPACES	9
ENTRE DEUX RIVES	11
FRANCE / ANGLETERRE	13
FROGGIES AND ROSBIF	15
HEAD AND NECK	17
LA MÉMOIRE EST UN JARDIN À L'ANGLAISE DONT LA CLÔTURE DOIT ÊTRE ENTRETENUE	19
LES COM(P)TEURS	21
TRAVERSÉES DE LA MANCHE	23
REMEMBRANCE DAY	25



Ivy-Chang Liu

*Atlas*

Papier, papier de soie, cire

L'artiste, originaire de Shanghai, présente une réflexion sur l'identité culturelle de deux pays, la France et la Grande-Bretagne, qui lui sont extérieurs, étrangers. Elle matérialise cette distance par une imitation de parchemin, support à des papiers de soie collés. Leurs contours sont brûlés, les brûlures deviennent dessins. Les choix plastiques répondent à une esthétique médiévale, conçue comme le miroir de la France et de la Grande-Bretagne d'antan.

L'objet se plie et se déplie en *leporello* ; la France est au recto, la Grande-Bretagne au verso, et vice-versa. Deux pays différents, qui se tournent le dos autant qu'ils sont liés. L'identité de chaque pays est exprimée à travers ce qui le définit de prime abord : les contours de sa géographie et de son nom. Tandis que la devise vient compléter les caractéristiques primordiales de la France, le nom de la Grande-Bretagne est décliné dans les deux langues. La France fragmentée, déploie son territoire au rythme des feuillets. Le livre offre un support simple et sans détours à l'expression des idées dans une forme essentielle. Par la sobriété de cette démarche, l'artiste parvient à formuler cette ressemblance européenne qui persiste envers et contre tous les conflits qui ont séparé ces nations au cours de l'Histoire.

L'esthétique adoptée évoque des origines littéraires, tant par le support – un parchemin manuscrit –, que par le mode calligraphique – des caractères en style gothique. Les inscriptions sont brûlées comme des marques à vif de cette Histoire tourmentée, rappelant que ces deux pays sont au cœur du vieux continent. Elles en forment les stigmates, cicatrices des nombreuses guerres qui les ont secoués. La préférence marquée pour une calligraphie traditionnelle met à l'honneur le riche héritage artistique de la France et de la Grande-Bretagne, tout en apportant la vision de deux anciennes nations qui ont traversé les âges. Des lettrines et motifs floraux sont travaillés dans une recherche subtile qui emprunte à l'harmonie des enluminures médiévales. La sobriété de la couverture simplement ornée d'une fine empreinte de cire, annonce ce raffinement. Le cachet scelle cette lettre du passé écrite au présent, qui célèbre malgré leurs divergences culturelles, les fondements communs de la France et de la Grande-Bretagne.



Alice Martin

*Empty Spaces*

160 x 328 mm

Feuille plastique, sérigraphie

Le livre d'artiste se présente sous l'apparence d'un livre traditionnel : un titre, un colophon, des pages reliées par une spirale, autant d'éléments qui invitent à la lecture. Mais déjà le format tout en longueur attire l'attention, ses dimensions (160 x 328 mm) ne suggèrent rien de familier. Les repères se brouillent lorsqu'on tourne la première page ; le lecteur se trouve alors en territoire inconnu. Pas d'image, encore moins de texte. Mais sur l'étendue blanche des pages se découpent des formes géométriques traçant un étrange quadrillage.

Comme point de départ, la broderie anglaise s'est imposée spontanément à Alice Martin pour évoquer la Grande-Bretagne. Pas de tissu ici, mais la page comme une surface à évider. Ces motifs abstraits, constituent des réseaux de lignes qui sont en réalité les traces des villes françaises et anglaises dans lesquelles l'artiste a eu le loisir de se rendre. Des morceaux de plans existants ont été effectivement décalqués à une échelle de 1,5 cm pour 100 m. Mais l'absence de repères ou d'informations toponymiques ne donne pas accès à ces référents. Ce qui aurait pu être un carnet de voyage anecdotique s'avère être un canevas de formes anonymes. Le regard assimile les villes entre elles et évacue leurs spécificités. C'est l'intérêt graphique qui a d'abord guidé le choix. Quartier, district, arrondissement, pâté de maisons ne sont pas donnés à voir comme tels. La géométrie plutôt que la géographie, la puissance plastique plutôt que la référence au réel. *Empty Spaces* est une carte vierge à déchiffrer.

Relevé topographique ? Empreintes allusives de villes ? Traces de mémoire ? L'absence d'informations arrache les lieux à la réalité pour reconfigurer un nouveau territoire, mental celui-ci, dans lequel l'imaginaire se projette librement.

Et la broderie ? Elle se retrouve dans cette succession de formes régulières et récurrentes. Elle se devine dans la méticulosité, la rigueur et la précision nécessaires pour aboutir à un tel résultat. Mais l'idée de féminité que convoque la dentelle contraste avec l'étendue blanche et immaculée de la page plastifiée. La personnalité de l'artiste s'efface. Le fossé se creuse davantage entre l'œuvre et le spectateur. Dans cette expérience où le réel est relativisé, l'œuvre force à une hyper-objectivité du regard tout en offrant une approche poétique et esthétisée.



Samar Bouabdallah

*Entre deux rives*

594 x 420 mm

Tissu en coton et couture (manuelle et machine à coudre)

Comment exprimer par l'art la perception d'un pays qui demeure *a priori* étranger ? La meilleure solution, partir de l'élément le plus objectif possible : le drapeau. C'est le choix adopté par Samar Bouabdallah, artiste tunisienne, qui envisage la culture européenne comme un seul et même ensemble. Ce regard extérieur a l'avantage de gommer les poncifs dont tout bon citoyen se fait le garant : *rosbifs, mangeurs de grenouilles*, des clichés qui ont la vie longue.

Le drapeau, simple bout de tissu, rassemble un peuple dans une commune appartenance à la nation. *Être appelé sous le drapeau, combattre sous le drapeau, mourir pour le drapeau...* autant d'expressions qui montrent que cet emblème est au cœur d'une histoire nationale souvent sanglante.

L'artiste s'attaque en toute innocence au sacro-saint symbole des nations. Le spectateur est invité à construire ou déconstruire les deux étendards : il chemine d'un drapeau à l'autre au fil des pages/bandes de tissus et passe alors par toute une série de bannières intermédiaires. Samar Bouabdallah joue des formes géométriques et les lanières de tissu coloré offrent un réservoir de combinaisons plastiques.

C'est aussi la mise en scène d'une temporalité qui se joue ici : le temps du maniement du livre renvoie au temps de l'Histoire. Page après page, le spectateur fait de nouveau l'expérience de la formation chaotique et historique de la bannière nationale.

N'oublions pas que le tour de passe-passe n'est possible que parce que, malgré les inimitiés légendaires, les drapeaux se ressemblent, ne serait-ce que par leurs couleurs. Et l'entremêlement des bandes de tissu invite à imaginer un drapeau hybride, un drapeau franco-britannique. Au-dessus de l'*Union Jack* et du drapeau tricolore, ce drapeau commun incite à une union transnationale.

Ici, nul besoin de texte, la symbolique et la charge émotionnelle que contient l'oeuvre suffisent. *Entre deux rives*, le titre rappelle finalement que le seul obstacle physique qui nous sépare, c'est la Manche. Alors, mettons le pavillon de guerre en berne et laissons nos pensées dériver vers nos voisins de Grande-Bretagne.



# FRANCE / ANGLETERRE

Thomas Couraut

C'est de manière arbitraire que le livre assigne une couleur à chacun des pays. L'Angleterre est rouge alors que la France est bleue, mais cela pourrait être l'inverse et c'est par ce choix définitif que Thomas Couraut interroge les stéréotypes entretenus par deux nations qui se sont, par leur histoire commune, rapprochées tout autant qu'opposées. Le livre présente cette histoire – la chronologie des conflits armés, idéologiques, légendaires – mais c'est d'abord par un jeu graphique qu'il interprète une relation, les deux couleurs étant aussi un élément commun, un lien symbolique à l'image de la reliure du livre, composée de deux fils noués ensemble : rouge dans la première moitié, bleu dans la seconde, rouge et bleu, au centre. De la couverture aux pages intérieures, de la tranchefile à la reliure, de la typographie aux motifs, la bichromie devient une sorte d'image du bilinguisme qui structure l'ensemble du livre, jusque dans la carte que l'on peut déplier en son centre.

La carte, douze fois plus grande que le livre fermé.

Elle est l'élément primordial du dispositif et fait du livre une topographie. La couverture, sobre, laisse présager un ouvrage sérieux, mais qui une fois déplié décline les avatars fictionnels de l'histoire franco-britannique, des parodies et caricatures légères pourtant chargées d'une rivalité réelle. Car sur la carte, pastiche lointain des plans marins où s'élabore une stratégie pour le combat, il n'est plus question de mettre en forme une représentation du territoire, il n'est plus question de *se repérer* ; il s'agit bien plus de lier le signe au texte et le texte à l'image, d'organiser visuellement la collision entre des emblèmes et, par exemple, quelques extraits de *Sacré Graal* des Monty Python.

Autocritique, rire de soi et de l'autre en même temps sont mis en œuvre à travers le pliage et le dépliage de la carte. Repliée, elle montre deux territoires en vis-à-vis, puis découvre à chaque mouvement une nouvelle image, toutes ces représentations cumulées construisant la distance ironique qui constitue le vrai sujet du livre. C'est donc en dépliant la carte que l'on déploie un ensemble d'archétypes qui rejettent France et Angleterre dans deux coins opposés. C'est parce que l'on manipule le livre comme les Monty Python manipulent l'histoire que la carte nous perd : elle n'a ni Nord, ni Sud, et ne se donnant pas comme but de nous renseigner, elle est bien plus un instrument pour l'errance.



Nastasiea Hadoux  
*Froggies and Rosbif*  
Résine, inclusion, toile, carton

# FROGGIES AND ROSBIF

Nastasia Hadoux

Figér. C'est peut-être le maître-mot du livre d'artiste que Nastasia Hadoux a conçu. Un corps frêle de grenouille figé, décapité et une fine tranche de bœuf, rouge sang, exposés en diptyque. Ces fragments périssables se montrent, pris dans deux blocs de résine qui révèlent en transparence l'animalité que l'on voit en l'autre. Car c'est bien une matière à disséquer que ces deux pages nous révèlent, une chair qui nous classe maladroitement. Le livre se range et se garde alors comme une archive dépositaire des préjugés du passé. Il en rejoint presque la réserve du Muséum d'Histoire naturelle ou les encadrements des taxidermistes qui exhibent la mort dans son aspect le plus charnel. À moins qu'il ne touche à l'herbier qui laisse dessécher entre ces pages des échantillons arrachés à la nature, captures métonymiques. Alors : cuisse de grenouilles, rosbif ? Regardons-nous dans ce miroir étrange qui nous montre ce qu'il y a derrière les mots et leurs images.

Figés, les préjugés le sont aussi. Deux mots marqués à vif sur le corps même de l'animal : *Froggies* – Français mangeurs de grenouilles ; *Rosbif* – Anglais amateurs de viande rouge. Serait-ce donc un échange cordial de recettes traditionnelles ? La vérité se veut bien plus crue. La chair est ici utilisée comme un matériau plastique, renvoyant le spectateur aux clichés depuis longtemps éculés. Cette caricature à la dent dure : durant des siècles, la France et l'Angleterre se sont déchirées autour de ces morceaux de viande et les rivalités culinaires ne sont que l'anecdotique reflet de plus sanglants antagonismes. Ironiquement, *Froggies and Rosbif* réunit les deux pays, les mettant sur un pied d'égalité, en dévoilant une même avidité carnivore voire carnassière.

Le spectateur en vient à s'interroger sur l'emploi de matières organiques pour illustrer un stéréotype qui perdure alors que les chairs sont, elles, vouées au dessèchement, à la dégradation. Une façon pour l'artiste de montrer la vanité de chaque chose, de toute vie. Tout est amené à disparaître. Tout, excepté les idées préconçues.

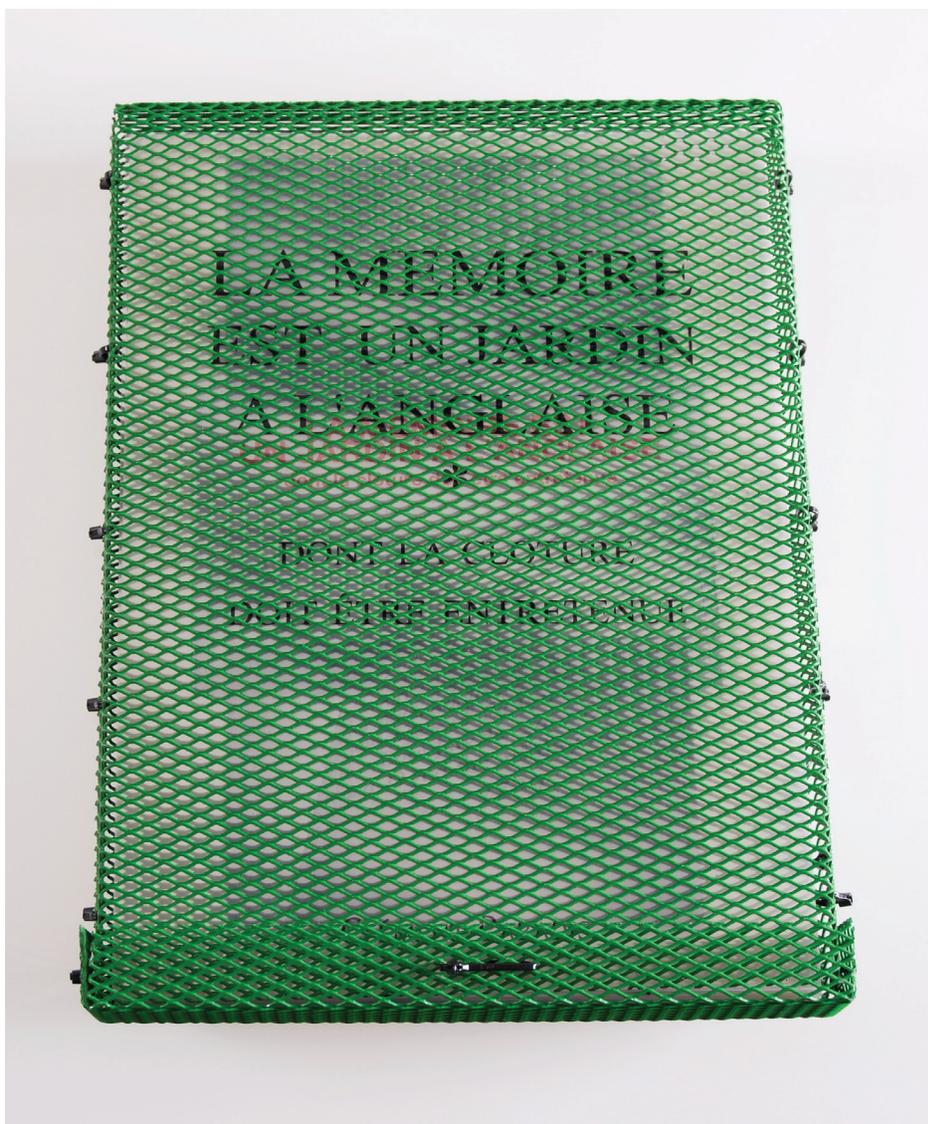


Émilie Ese  
*Head and Neck*  
Impression numérique

À l'heure de la starification et de l'hyperconsommation d'icônes manufacturées, le format de *Head and Neck* a de quoi interroger. Un poster : espace par excellence de cette iconolâtrie contemporaine qui se joue dans les alcôves de l'adolescence. Pourtant, c'est une star bien discrète que l'affiche tend à célébrer. Voire absente. Nessie a sombré avec son propre mythe ; seuls à la surface de la page, quelques cercles colorés que l'artiste a imprimés sur le papier au hasard du vide, comme des remous sans source. Mais le dispositif instaure une querelle entre le titre et l'image : où sont la tête et le cou que nous sommes supposés voir ? Au cœur du paradoxe graphique, de cette eau qui dort bien décidée à garder les secrets qu'on lui prête, nagent les conflits entre vu et non-vu. Et notre imaginaire est convié à se jeter dans ce maelström sémiologique.

Pourtant il y a bien une photographie, que l'artiste a pêchée sur Internet parmi tant d'autres du même aspect, celle, célèbre, de R.K.Wilson montrant le cryptide, une tête et un cou... Mais de cette photo, le monstre lacustre a été gommé. Les éléments qui la parent suffisent à stimuler notre inconscient : un titre, ce qu'il faut voir ; des cercles, où il faut voir. Et c'est sur ce fil tendu entre les mots et les signes que la représentation latente émerge. Mais l'absence du monstre sur le papier offre à penser la force de la suggestion, le défaut critique, autant de pièces à conviction au procès de notre crédulité.

À moins que nous ne finissions par voir ce que nous voulons voir, et c'est ici que notre mémoire vient combler le vide dans les cercles de couleur, troubler le calme de l'eau. On pourra toujours contempler dans cette eau stagnante le reflet de notre naïveté. Elle est alors le pont culturel qu'il suffit de parcourir pour envisager un paysage outre-manche fantasmé, le spectre d'une certaine réalité. Victor Hugo ne rappelait-il pas que la « naïveté est le visage de la vérité » ? Pourtant, nous semblons bien dépossédés de cette vérité dès lors qu'elle appartient à un imaginaire collectif. À Billy Wilder, réalisateur de *La Vie privée de Sherlock Holmes* (1970), de donner le mot : « Comment pouvez-vous prétendre que c'est l'effet de mon imagination alors que depuis des années vous répétez que je n'en ai aucune ? » La citation semble nous narguer du coin supérieur de l'affiche. L'effet paraît d'autant plus vérifié que nous sommes loin des abords du loch, là où le mensonge nous parvient comme une vague dont l'onde s'affaiblit à mesure qu'elle voyage. *Head and Neck* nous propose de regarder l'Écosse ou son spectre d'une rive à l'autre, par dessus la Manche, le signifiant et l'image.



Clément Paradis

*La Mémoire est un jardin à l'anglaise dont la clôture doit être entretenue*

Grillage, feuille Rhodoïd, impression numérique

# LA MÉMOIRE EST UN JARDIN À L'ANGLAISE DONT LA CLÔTURE DOIT ÊTRE ENTRETENUE

Clément Paradis

Approchez et ouvrez.

De loin : un objet. Enclos, le livre se fait intouchable, inaccessible. L'artiste, Clément Paradis, y a enfermé ses souvenirs de voyages en famille, scandés par d'interminables et fastidieuses visites de jardins anglais. Et maintenant, que reste-t-il, mis à part de vagues souvenirs ? Rien. L'accès à cette réalité passée lui est désormais impossible ; il est condamné à rester de l'autre côté de la clôture.

De près : la clôture. Attention, il faut l'entretenir, la briquer afin d'empêcher la rouille du temps de la détruire. Le grillage vert est de ceux qui ceignent les jardins à l'anglaise, mais ici, herbes folles et fleurs multicolores sont remplacées par des feuilles à l'accès défendu. Et pourtant, la curiosité se trouve d'autant plus aiguë par la mise en scène d'une transparence perverse qui dévoile sans montrer. Que représentent ces images ? Un texte a-t-il été écrit ? Le livre qui devrait se donner à voir, à lire, à toucher, se refuse ici au lecteur qui ne peut que rester sagement de l'autre côté de la clôture. Frustration pour le curieux passant qui n'a d'autre recours, face à ce refus, que de faire appel à son imagination et de rêver à ce que lui-même pourrait enfermer dans cette boîte à secret.

À l'intérieur : la mémoire. Grande préoccupation moderne depuis les guerres dévastatrices qui marquèrent notre siècle, elle est devenue le maître-mot d'une société désorientée : surtout ne jamais oublier le passé. Mais ce projet collectif et volontariste de résurrection n'est-il pas voué à l'échec ? La rétive mémoire n'affleure-t-elle pas à la surface, à l'instar des réminiscences proustiennes, qu'involontairement ? En glorifiant le souvenir, on prend le risque de rester aliéné à un passé mortifère et paralysant. La mémoire réifiée, surexploitée, finit par conséquent par être séquestrée. Alors, si la tentation de briser le fer est trop forte pour le passant, si un sécateur est à portée de main, que le grillage est franchi, des petites attaches ont été délicatement déposées à l'intérieur de la boîte afin d'immédiatement la clôturer.

Ouvrez, mais n'oubliez pas de refermer.



Marie Guémas

*Les Com(p)teurs*

Installation sonore de trois boîtes et de deux enceintes. Papier de soie, journal, carton, gaze, tissu, fil de coton, bois, tôles rouillées, robinet en laiton

Bande-son (1min 32) enregistrée par Paul Renou au Mat au Lion d'Angers (49)

# LES COM(P)TEURS

Marie Guémas

Cinq boîtes rouillées, usées, vieilles par le temps, alignées, entrouvertes. Une installation qui interpelle ; on s'approche, intrigué. Perception d'une voix, fluide, presque insaisissable, semblable au clapotis de l'eau, qui récite inlassablement les bribes d'un poème. La curiosité pousse à toucher et ouvrir ces boîtes, à peine fermées, fragiles emballages qui semblent contenir des objets plus précieux. À chacune ses trésors : cinq livres-objets pour n'en former qu'un, déclinant à leur manière le thème de l'eau. Livres cousus de tissu, de soie, de papier journal, sur lesquels l'artiste a matérialisé le poème qu'on entend. Un fil noir, encre ou brodé, modèle le texte mais sans jamais le révéler entièrement. Il est la trace du parcours souterrain emprunté par les eaux. On comprend alors que c'est le travail d'une matiériste, qui transmet son besoin de toucher, de dialoguer avec son œuvre : s'attarder sur les effets des papiers, sur le texte amassé en bulles de tissus à la sortie d'un robinet, sur le livre qui ne laisse entrevoir que l'envers brodé des lettres. Le texte, prétexte à un jeu plastique, prend alors différentes formes qui invitent à une expérience, sensorielle avant tout.

Libéré de tout devoir de lecture, de toute approche intellectuelle, le lecteur devient « manipulateur ». Curiosité tactile satisfaite, s'éveille celle de la réflexion. Un sujet de départ : *Regards croisés France / Royaume-Uni*. Une artiste qui refuse les clichés et les lieux communs. Un parti-pris : n'influencer personne sur ces contrées à imager. Partant d'un poème anglais fort peu connu de U.A. Fanthorpe, l'artiste en décline la traduction française : *Stations souterraines 4. Humidité s'élevant du sol (Stations underground 4. Rising damp)*. C'est l'eau, vaste élément qui sépare et rattache ces deux pays – comme les livres dans l'installation – que Marie Guémas met à l'honneur dans son œuvre. Mer, cours, sentiers souterrains, que des compteurs symboliques, devenus conteurs, délivrent en formes variées, toujours mouvantes, toujours fuyantes. Une eau mise en mots, visibles et presque illisibles, audibles et quasi indicibles.



Marine Pacoret

*Traversées de la Manche*

100 x 150 mm

Encre sur papier canson

# TRAVERSÉES DE LA MANCHE

Marine Pacoret

Une enveloppe, sobre, ornée de deux timbres bleu pastel. Une matérialité qui invite au voyage. Passé ce premier seuil, on accède à une carte postale d'un genre nouveau. La mémoire de l'auteur repose dans ce livre, écrin des souvenirs d'une traversée de la Manche, rêveuse et rêvée. Pour l'artiste, c'est la réunion de ces deux pays qui importe, les communs rivages d'un bras de mer comme trait d'union. Ponctuation, tant géographique que textuelle puisque le souvenir du voyage se confond avec un voyage dans les mots.

Au sein de l'écriture se jouent cette réunion, ce voyage. La jonction des côtes se fait à travers deux textes du XIX<sup>e</sup> siècle relatant deux traversées, l'une en ballon, l'autre en ferry. Témoignage d'une fascination atemporelle pour ce trajet, prétexte aux projets les plus alambiqués. Laps d'espace et de temps durant lequel chacun s'endort, se plonge dans un livre, divague vers d'autres traversées. D'où, peut-être, cette légèreté évanescence qui émane de l'ensemble. Les choix chromatiques sont traités avec malice ; les terres sont figurées par du papier froissé teinté à l'encre d'un bleu marin, quand l'espace maritime s'emplit des mots.

Le livre se lit comme une croisière ludique que notre naïveté d'enfant savoure. Au travers du bleu de la mer, du ciel, du rêve et du souvenir, c'est la succession des pages tournées qui fait de l'expérience de la lecture un voyage sans cesse renouvelé. L'espace du livre comme attente fait naître d'autres dimensions, ces pop-up de ferry et d'avion qui surgissent de la page, comme jaillirait une image de l'esprit. Au terme de la traversée, tous les volets – à chaque page le lecteur est invité à tirer un volet qui vient creuser dans la page un vide signifiant – sont ouverts dans un livre devenu actif. Tunnel de papier mimant l'opacité abêtissante du voyage ferroviaire comme emblème d'une modernité tant aveugle qu'aveuglante. Le livre – désormais plus que simple support – acquiert alors une valeur performative.

Ce coffret précieux est un hommage rendu au livre : une lecture devenue voyage où se joue une confrontation permanente entre traversées concurrentes, réelles, textuelles ou imaginées.



Marie Peyronnet

*Remembrance Day*

Peinture acrylique sur carton, fil

# REMEMBRANCE DAY

Marie Peyronnet

D'emblée, on est attiré.

Ce géant noir et rouge lance un appel auquel on ne peut se soustraire.

On s'approche : livre statique ou œuvre ouverte ?

Le noir de la Manche s'écoule et sépare des côtes franco-anglaises au rouge éclatant. Cette carte *leitmotiv* se redessine à chaque planche. La main glisse sur la peinture satinée, caresse la matière brillante avant de plonger dans la matité des feuilles de papier évidées. Tandis que la mer se creuse, les doigts remontent effleurer les reliefs de plus en plus abrupts des côtes, en poursuivent l'entaille et le rapprochement imperceptible, puis s'enfoncent de nouveau dans l'eau macabre. Une autre page se tourne et une nouvelle vision éclate : des fils de satin rouge s'échappent des cicatrices que dessinent les côtes des deux pays. S'insinuant dans leur croûte, ils les trouent et les nouent âprement. Cette apparition soudaine dévoile sur la carte le flux des marées battant d'une rive à l'autre, mais exacerbe aussi les courants violents de l'Histoire. Le va-et-vient entre les deux pays ne se fait plus alors que par ces points de suture au travers des brèches, plaies béantes d'où émergent les souvenirs d'un passé en souffrance. C'est donc cela : une mémoire vivace qui s'incarne. Les pages tuméfiées se tournent difficilement, faisant résonner la douleur causée par chaque hurlement des bombes qui fracassèrent les champs de 14-18. Les sillons boursoufflés des tranchées laissèrent un paysage ensemencé par les corps des combattants. Meurtrie et renouvelée, la terre produisit l'explosion étrange et sans appel de coquelicots rougeoyants. Cette éclaboussure, à l'image de la cruauté des hommes, devint la réminiscence allégorique des soldats morts au combat. *Remembrance Day*.

Champs de coquelicots, champs de bataille. Rappelle-toi des jours où le rouge a coulé dans les plaines et a rassemblé les hommes. *Remember these days*.

Ainsi, la mémoire accomplit son oeuvre : la carte n'est plus un agencement ordinaire de signes conventionnels et de codes abstraits. Elle prend corps et nous saisit, invoquant le passé douloureux mais fécond de la France et de l'Angleterre. L'histoire de deux contrées séparées par la mer dont les liens ont été tissés et qui, depuis, ne cessent de prendre de la profondeur.



Ce catalogue a été réalisé par les étudiants de 3<sup>e</sup> année de licence bidisciplinaire Lettres / Histoire de l'art de l'Université Lumière Lyon 2, sous la responsabilité de leurs enseignants, Delphine Gleizes et Serge Molon : Emmanuel Boldrini – Juliette Chéné – Chloé Chidiac – Arnaud Idelon – Anna Ingoglia – Emma Legrand – Caroline Lespets – Laetitia Marie – Justine Moulin – Camille Nauffray – Lucas Roussel – Albane Seassau – Anne Turpin-Hutter.

Les livres d'artiste ont été réalisés par les étudiants du Master 2 Professionnel « Édition d'art – Livre d'Artiste » (Université de Saint-Étienne), sous la responsabilité de Valentine Oncins :

Samar Bouabdallah – Thomas Couraut – Émilie Ese – Marie Guémas – Nastasia Hadoux – Ivy-Chang Liu – Alice Martin – Marine Pacoret – Clément Paradis – Marie Peyronnet.

Les photographies ont été réalisées par Jessica Garcia, photographe.

Que soient ici également remerciés Véronique Gay-Rosier, éditrice des Cahiers Intempestifs, ainsi que Brigitte Renouf, Hélène Fortin et Olivier Valois, responsables de la Bibliothèque Universitaire de Saint-Étienne.

UNIVERSITÉ  
LUMIÈRE  
LYON 2  
UNIVERSITÉ DE LYON



Centre for Fine Print Research



